



Pumpernickel

Trimestre infernal

AVIONS fous déguisés en projectiles, bombardements éradicateurs (!?) de terrorisme, guerre civile, croisade des uns répondant à la guerre sainte des autres, populations déportées, famine, c'est un cortège de violence et de haine qui aura une fois de plus défilé sous nos yeux incrédules.

Que penser de ce déferlement, et en particulier de la responsabilité d'un Nord opulent et arrogant, pillard des richesses d'un Sud toujours plus appauvri ? Les analystes qui se sont relayés à longueur d'antenne n'ont eu que peu de mots pour nous inviter à une introspection personnelle sur nos modes de vie générateurs de frustrations et grands pourvoyeurs de ressentiment à l'égard d'un Occident qui ne convoque ses principes que pour mieux coloniser, soumettre et humilier.

En entrant dans la logique des kamikazes, nos gouvernants montrent leurs limites, ils refusent la remise en question des principes d'une globalisation génératrice de misère, ils nous amènent encore plus près du gouffre.

Et l'on remarquera que si Allah, Jésus ou Marx servent souvent de cache-sexe aux chantres de la terreur, on n'entend jamais qu'un attentat ait été commis en référence à Montesquieu, Diderot ou Condorcet...

Mauvais coups : la suite

IL ne fait pas bon résider les quartiers excentrés de la bourgade, surtout ceux que l'on a lotis de logements à "loyers modérés", fût-ce dans le cadre de mirifiques programmes "européens". De ce point de vue, la rue Abel-Douay et ses constructions "Eurorex" portent la poisse, surtout à ses habitants.

Gérés par l'office départemental des HLM, ils devraient fournir à un public populaire des conditions de logement décentes ET à la portée de toutes les bourses, en particulier des moins fortunées. On passera sur le montant des loyers pour s'intéresser à celui des charges, qu'il s'agisse de l'entretien en général et du chauffage en particulier. Ces derniers mois, les surprises ont été nombreuses (voir **Pumpernickel**, septembre 2001), les montants exigés apparaissant disproportionnés s'agissant tant des prestations fournies que de la pression mise sur les usagers pour qu'ils s'acquittent de dettes qu'ils considéraient exorbitantes. Faut-il rappeler que pour beaucoup de nos concitoyens qui vivent aux limites de leurs capacités financières, exiger plusieurs centaines de francs pour un entretien hypothétique de chaudière équivaut à les contraindre à se restreindre – une fois de plus – sur leur budget alimentation, habillement ou fournitures scolaires ? Mais ceux qui se votent leurs indemnités de fonction ou de mandat et qui se font acheter avec l'argent public leur voiture "de fonction" le savent-ils ? L'imaginent-ils ?

Vous avez été nombreux à vous étonner du funeste sort qui vous est fait, mis en demeure de passer au plus vite à la caisse par une administration dont on ne sait plus si elle est plus préoccupée par son équilibre budgétaire que par son rôle social. Il serait tout de même bon que la mairie s'explique à ce sujet, en particulier lors de ces fumeuses péroraisons dites "réunions de quartier" qui ressemblent, comme l'écrivent les maires d'arrondissements de droite de Paris à des assemblées au "caractère politique très marqué" dont la neutralité est plus que sujette à caution. Mais là encore, et par un raccourcis historique amusant autant qu'involontaire, Abel-Douay est regroupé avec le Roi de Rome pour noyer le poisson d'une discussion constructive.

On ne manquera pas de noter qu'au moment où "la ville" (mais de quoi ou de qui parle-t-on ?) s'engage à "avancer" quelques millions de francs à une entreprise privée déjà abondamment subventionnée dans le passé, "la municipalité" ne trouve pas un mot ni cinq minutes pour aborder la question d'une éventuelle prise en charge de surcoûts imprévus de charges locatives pour des administrés qui en auraient bien besoin. Tout cela reste choquant, irritant, désolant. Partout le mépris se manifeste au gré des humeurs vagabondes et changeantes d'une équipe municipale qui ressemble plus à une juxtaposition lamentable de petits égoïsmes qu'à un ensemble de responsables soucieux de corriger les disparités sociales.

sommaire

trimestre infernal	p. 1	la canette (récit)	p. 4&5
mauvais coups	p. 1	notes de lecture	p. 5
municipal circus	p. 2	et Godard vint ...	p. 5
modèle wissembourgeois	p. 2	correspondance-s	p. 6
rond-point	p. 2	plastique	p. 7
parole d'opposition	p. 3	écriture	p. 7
malbouffe	p. 3	livre	p. 7
marché de Noël	p. 3	occupation du Tibet	p. 8
lire en fête	p. 3	administration judiciaire	p. 8

SEUL VOTRE SOUTIEN FINANCIER ASSURE LA SURVIE DE "Pumpernickel".

MERCI DE LUI FAIRE PARVENIR VOS DONNS/ABONNEMENTS AU
1, RUE SAINT-JEAN 67160 WISSEMBOURG

Les articles publiés dans "Pumpernickel" peuvent être reproduits sous réserve de mention de provenance.

"Pumpernickel", directeur de publication : Antoine Michon
paraît en mars, juin, septembre et décembre
dépôt légal : à parution ; n° ISSN : 1271-6332
reprographié à 750 exemplaires par "medialogik"

Durmshheimer Straße 21 · 76185 Karlsruhe
Téléphone : (0049) 721 53 12 992 ; Télécopie : (0049) 721 53 12 993

abonnement :

1 an, 4 numéros plus l'éventuel supplément de printemps : 25,- francs.

"Pumpernickel" en ligne : sur le site de ses amis de "Ras l'front" de Strasbourg. Vous pouvez y laisser vos messages.

http://www.multimania.com/rf/stbg

"Municipal Circus"

MIEUX que tous les divertissements offerts à Wissembourg, les séances du conseil municipal ! Elles prennent au fur et à mesure des mandatures des allures qui donnent du meneur de jeu, *Monsieur Le Maire*, l'image d'un homme plein de lui-même et de ses certitudes. Si l'opposition est contrainte à la défensive, elle sait faire preuve d'une pugnacité et d'une ténacité qui forcent l'admiration. Face à elle, la majorité ne sait utiliser que les rappels au règlement, l'invective, le mépris et le sous-entendu, excusez du peu.

L'autre jour, il a été question de ce "prêt" dont on ne sait plus s'il s'agit d'une avance ou d'un don à l'entreprise Bruker. La discussion engagée à l'initiative de l'opposition, a mis nos sommités dans le plus grand embarras. En particulier quand a été posée la question de savoir ce qui allait être supprimé dans le budget général pour la petite fleur accordée à un intérêt privé. C'est lassés d'entendre le maire répéter comme un automate "Mais, cet argent, c'est pour les entreprises, pour les gens qui travaillent, vous comprenez, pour les gens qui travaillent, qui travaillent, vous comprenez, qui travaillent,

etc..." que les trois conseillers ont décidé de s'en aller.

L'opposition, des fainéants ?

Que le maire sache qu'il n'a aucune qualité pour s'arroger le monopole du travail et qu'il doit considérer chacun de ses interlocuteurs, *a fortiori* les élus, comme des personnes responsables et majeures. S'il veut forcer le respect et inspirer l'autorité, qu'il cesse les sous-entendus colporteurs de ragots. S'il considère les conseillers municipaux d'opposition comme des fainéants, qu'il le dise, et les choses auront au moins le mérite de la clarté. Il sera ensuite temps de s'interroger sur le rapport existant entre les indemnités que se versent maire et adjoints et le travail réellement effectué par chacun d'eux. Mais pour l'heure, qu'il se taise, de peur d'être entraîné sur un terrain d'où la démocratie locale ne sortirait pas indemne.

Et qu'il s'abstienne du ridicule quand il s'érige en président de conseil de discipline, infligeant au chef de file de l'opposition un premier avertissement, puis un deuxième "officiel" pour prise de parole intempestive. Là aussi, l'effet boomerang peut être dévas-

tateur, et c'est l'ensemble des Wissembourgeois qui ferait les frais de l'énerverment incontrôlé de celui qui ne ressemble peut-être déjà plus au premier magistrat.

Le spectacle qu'il nous inflige est désolant, il décrédibilise l'action politique. C'est sans doute par ignorance et manque de réflexion qu'il voue aux gémonies tous ceux qui ne lui ressemblent pas. En d'autres termes, mais l'occasion s'est déjà malheureusement présentée, il se disqualifie lui-même, ce qui est sans doute la plus grave des fautes.

Un peu de sérénité, SVP !

L'intelligence commande maintenant que, à défaut de présenter ses excuses, chacun puisse constater une évolution dans son comportement pour que la sérénité revienne au sein d'une assemblée qui ne doit pas être un cirque pitoyable où les uns, toujours les mêmes, s'amuse des coups qu'ils font pleuvoir sur les autres, en toute impunité.

Dumpeknickel publiera, en janvier, un supplément spécial sur le thème de l'avance, du prêt, du don, du crédit, on ne sait plus très bien, octroyé à l'entreprise Bruker.

Modèle wissembourgeois II : le retour

POURQUOI faire mieux quand il est si facile de faire pire ? C'est la question qui semble avoir (mal) inspiré notre équipage dynamique et efficace invité à se pencher sur la question de l'accompagnement scolaire.

Petit retour sur nos pas

A l'initiative de quelques bénévoles, une aide aux devoirs informelle, en libre-service, a vu le jour il y a six ans à Wissembourg (voir **Dumpeknickel**, n° 24). La formule a été si populaire qu'une organisation a été trouvée l'an dernier avec l'espace jeunes pour un accueil plus adapté. Notons que les enfants avaient pris l'habitude de cette petite heure décontractée et studieuse à l'issue de laquelle ils pouvaient rentrer l'esprit tranquille à la maison, à jour dans leur travail. L'optimisme était de mise et tout semblait en place pour voir les choses reconduites cette année scolaire.

Patatras !

Le départ d'Olivier Gerhard a amené le nouvel animateur à prendre des contacts avec les partenaires de l'affaire, en commençant par les ouvriers de la onzième heure, c'est à dire les gens de la ville. On lui a annoncé que le dispositif était revu, ne s'adressant qu'aux enfants en difficulté dont les noms se-

raient communiqués par les directeurs des écoles primaires. Il n'est pas précisé s'ils doivent porter un signe distinctif infamant, mais cela ne saurait sans doute tarder. Exit les bénévoles incontrôlables et assurément hostiles, que l'on fasse entrer les serviteurs muets et zélés.

Tout faux

En agissant de la sorte, la mairie montre qu'elle ne comprend rien. Les enfants, et ceux qui s'en occupent le savent, cherchent, pour travailler, un cadre extérieur à l'école. Il est inutile de recourir à des listes, de les surveiller, de les punir ou de les fliquer. Ils refusent la stigmatisation qu'ils doivent trop souvent endurer. Bref, c'est en extra-scolaire que cela fonctionne le mieux. Que l'on vérifie que tout se passe bien est une autre histoire. Mais le maire ou l'un de ses acolytes n'a jamais trouvé un instant pour venir sur place se faire une idée. Il préfère casser ce qu'il ignore.

L'aide aux devoirs, c'est l'intégration

Les contacts noués tant avec les enfants qu'avec leur famille permettent que s'instaure ce dialogue entre habitants de toutes origines, cultures, langues et religions. Y mettre un obstacle, c'est encore refuser l'autre, et le cantonner à son territoire. Est-ce ça la république du maire ?

Rond-point

LES TRAVAUX avancent au débouché du boulevard de l'Europe. Dans quelques semaines, la circulation sera enfin ralentie, les riverains de l'avenue de la Paix l'attendaient depuis si longtemps.

On nous promet en prime des "aménagements cyclables". Un passage sur place autorise l'espérance la plus folle. Pour faire court (jeu de mot involontaire !), 50 mètres supplémentaires seront ainsi ajoutés aux confettis de pistes cyclables mis à la disposition des utilisateurs du vélo, et singulièrement à cet avorton de piste descendant de Schweigen.

Petit à petit, l'oiseau fait son nid

Il est tout de même rassurant de constater qu'en dépit des peurs et des hésitations, la *municipalité* doit faire au meilleur moyen de transport urbain une place à sa mesure, quitte à en faire un argument vendeur par la suite. Mais qu'attendent-ils pour aménager les traversées nord-sud et est-ouest, pour autoriser le contresens pour les 2-roues, pour être moderne en somme ? Ne boudons pas notre plaisir néanmoins, et saluons comme il convient ce petit pas prometteur.

Deux mots d'explication : bien que *Bumpernickel* soit plus un journal d'opposition que de révérence, il est inhabituel qu'il accueille dans ses colonnes les états d'âme des élus qui affrontent l'équipe *efficace et*

dynamique. C'est parce que la conversation ne peut pas sortir de la logique humiliante qui leur est imposée qu'ils trouvent refuge dans un espace moins coincé, plus ouvert et propice à l'échange.

L'opposition communique

CELA n'appelle aucun commentaire", telle est le leitmotiv préféré du maire de Wissembourg. Comme s'il voulait couper court par avance à toute velléité de discussion au sein du conseil municipal. Il aurait bien aimé qu'il en soit ainsi lors de cette séance mémorable du mois dernier. Si le temps lui en avait été laissé, l'opposition aurait pu développer ses arguments sur l'emploi de l'argent du contribuable, et ouvrir le débat qui convient.

Quelques pistes de réflexion

Comme l'a rappelé Norbert Schwartz, si une entreprise privée veut investir, elle a la possibilité d'aller chercher sur le marché des capitaux, la bourse, les fonds nécessaires à son développement. Il est normal qu'elle fasse appel aux actionnaires. Dans ce contexte, la collectivité publique peut accompagner la démarche par le jeu des exemptions partielles de taxe professionnelle. C'est le jeu normal que chacun connaît. En l'occurrence, on est loin du compte. Passons sur les confusions volontaires de vocabulaire (prêt sans intérêt ou avance, on ne sait plus où on en est), et constatons que la commune fait de la trésorerie gratuite à l'entreprise. Mais pas gratuite pour tout le monde

puisqu'il est envisagé qu'un prêt soit contracté par la commune pour compenser les 437 000 euros défaillants. Autrement dit, le contribuable wissembourgeois serait le seul à payer des intérêts. Sans oublier qu'Alsabail, l'organisme qui se pose en garant de l'opération tire ses ressources des contributions des collectivités territoriales (Région, Département) donc de l'impôt. Le contribuable se trouve encore sollicité et qui devrait une fois de plus cracher au bassinet...

Rappelons que l'entreprise a déjà attiré l'attention du conseil municipal il y a quelques années quand il s'agissait d'accompagner sa "restructuration". A l'époque, c'est une mission de réinsertion financée pour partie sur fonds publics qui a officié.

Un inquiétant précédent

D'autres entreprises ne risquent-elles pas de venir frapper à la porte en invoquant la "jurisprudence Bruker" quand elles envisageront d'agrandir leurs installations ? Rappelons-leur la phrase du maire qui déclarait, s'adressant à l'opposition, "qu'il est facile de faire du social avec l'argent des autres". Malgré toute sa bonne volonté, le Wissembourgeois ordinaire, dont les ressources sont par nature limitées, ne pourra pas faire face à toutes les demandes.

permis de construire : le grand silence

EN TANT qu'adjoint chargé du patrimoine, Monsieur Kany a la lourde responsabilité d'examiner les demandes de permis de construire. Si à certaines occasions le conseil doit supporter ses interminables "cours" magistraux d'architecture historique, dans d'autres cas, le silence est assourdissant, dommage.

L'histoire du McDo est exemplaire. Ce n'est que par la presse que les conseillers municipaux ont appris l'imminence de son ouverture à proximité immédiate des cuves d'une station service. Pour la tranquillité des consommateurs, et leur sécurité, il aurait été sans doute judicieux de convoquer la commission municipale "circulation & sécurité" [dont la dernière réunion remonte à quelques années !] pour recueillir son avis sur le choix du site. Il aurait ensuite été temps de solliciter les avis des experts pour éviter l'accident comme d'habitude réputé impossible (voir Toulouse). Ce genre de problème perturbe-t-il vraiment les élites locales ?

À situation exceptionnelle, mesure exceptionnelle. Quand il sera à nouveau de s'exprimer normalement, nous reprendrons la place qui nous revient dans la gazette.

Malbouffe

INUTILE de présenter cette enseigne dite de restauration rapide dont les succursales essaient sous toutes les latitudes. Elle trouve le moyen d'occuper de ses couleurs criardes et vulgaires les plus belles places des plus belles villes du monde, pour délivrer au prix fort des *aliments* plus proches du carton bouilli insipide que de la gastronomie même sommaire. Considérant qu'il y a un certain charme dans la laideur, on comprend mieux l'enthousiasme de la *municipalité* à accueillir dans ses murs ce temple de tous les mauvais goûts. Et comble, c'est sous les vents dominants d'une station service que nos enfants *fêteront* leurs anniversaires, sous les encouragements débiles d'un *clown* Ronald à cervelle de lémurien. Mais il paraît que ça plaît, que ça fait tendance. Encore un effort, et nous n'aurons plus aucune raison de nous balader au centre-ville...

Marché de Noël

COMME beaucoup d'autres, j'ai eu envie de me joindre aux désœuvrés du dimanche après-midi pour aller faire un tour au marché de Noël. Les grilles du ghetto passées, j'ai navigué entre les stands de saucisses et de vin chaud, et les étalages de chapeaux de clowns clignotants. Je pensais y trouver un rapport même lointain avec les fêtes de fin d'année, mais la préparation du prochain carnaval semblait à l'ordre du jour. Poursuivant ma promenade, j'ai cherché en vain le stand d'Amnesty International dans la perspective d'y trouver un calendrier à offrir ou des cartes de vœux pour mes amis.

Quelqu'un connaît-il la raison de cette absence ? Ceux qui manifestent inlassablement contre l'oubli auraient-ils été oubliés à leur tour ? Ce serait tout de même un comble, non ?

Lire en fête, suite

SALUONS à grands renforts de trompettes l'article de l'irremplaçable *gazette de Wissembourg* qui nous détaille par le menu le bon déroulement de cette manifestation culturelle. On reste confondu d'admiration devant l'énoncé de l'inventaire à la Prévert qui a remplacé les éditions précédentes. Quel rapport entre la découverte du livre et l'exposition d'une montgolfière, l'éveil à la lecture et les missions de surveillance du ciel confiées à l'Armée de l'air. L'invocation presque obscène des attentats du 11 septembre dernier serait grotesque si elle n'était pas indécente. Mais peu importe, le fourre-tout fonctionne bien, le doute et la confusion s'installent confortablement dans les esprits, et les efforts conjugués de partenaires retors contribuent à vider l'ensemble de sa meilleure substance. Bravo, les p'tits gars !

"la canette"

IL FUT un temps où les gens de mon pays prenaient plaisir à orner parcellément leurs intérieurs de toutes sortes d'objets banals, fleurs et fruits artificiels, animaux et oiseaux moulés maladroitement en plâtre et vendus par des amateurs au coin des rues. Mais souvent, dans les buffets des cuisines, qui servaient également de salles de séjour, il y avait, à côté des verres de cristal et des tasses à café, rangés avec le plus grand soin par la ménagère, un autre objet de décoration d'un type particulier : la canette de Coca-Cola. C'était là un symbole de la volonté de se sentir quelque peu relié à tout ce qui venait de l'Occident, «de l'au-delà» comme on disait avec crainte et admiration à la fois. Et dans son coin permanent, la canette se tenait calme, timide, solitaire et fière à la fois.

Or, il y avait aussi un autre objet précieux en fer blanc appelé «canette», si précieux qu'on le voyait constamment passer entre les mains. Cette fois-ci, elle ne contenait pas dans son ventre le fameux liquide rafraîchissant. A l'intérieur, elle possédait certaines organes particuliers, résistances et transistors mêlés de fils, alors que les poumons devaient errer quelque part sur les balcons et sous les toits à travers toutes sortes d'antennes inventées, gros couvercles en aluminium ou en cuivre du temps de l'Anatolie. C'était la fameuse «canette» du poste de télévision de chaque famille, une espèce d'amplificateur, toujours manipulée par des mains peureuses, à la recherche des stations étrangères..

MAIS VOILÀ que le jour est venu où la vraie canette a envahi boutiques, maisons, bureaux, écoles, rues et entrepôts, devenant souvent gênante et jetée avec brutalité n'importe où, une fois calmées pour quelques instants quelque gorge assoiffée. Le jour donc est venu où le costume le plus bizarre fut fabriqué à l'albanaise et de main de maître, un costume rien que de canettes ! C'est vrai, ce fut lors d'un spectacle de variétés, mais les enfants y trouvèrent une source d'inspiration. Ils inventèrent, entre autres, et avec beaucoup de fantaisie leurs savates de canettes rien qu'en marchant sur elles. Et tels des chevaliers modernes, accompagnés du bruit grincheux du métal, ils se baladaient joyeusement à travers les rues et les places inondées d'ordures. Désormais, notre canette qui foisonnait, se voyait humiliée, piétinée et même durement frappée au jeu de la marelle

des enfants, devenant ainsi la cible de leurs palets et de leurs coups de pied. On dirait que c'était la fin, alors que sa fin était toute autre....

ILS ÉTAIENT une multitude ces jeunes enfants, de huit à treize ans, qui, sac au dos, sortaient de chez eux de bonne heure pour accomplir leur rude besogne partout dans la ville. Chacun ayant sa propre zone de travail, sous la pluie et le soleil, ils récupéraient des canettes de toutes marques, rien que pour les vendre au poids. Parmi ces enfants, Djime le petit Rom se faisait remarquer toujours gai et vivant, qui commençait la journée du Bon Dieu en renversant les poubelles et en frappant sur leur tôle avec la barre de fer qui ne le quittait jamais. Bien sûr, il donnait ainsi aux habitants le signal que le petit roi de leurs poubelles était déjà là, sur le front permanent du travail. Il frappait tout en rythmant son fameux chant «Me voilà moi, le hors-la-loi des broussailles» qu'il entonnait avec une voix aiguë dès le petit matin ou à l'heure de la sieste lorsque tout le monde, accablé de fatigue, voulait reposer son corps au lit..

AL'ÂGE DE TREIZE ANS, Djime le petit Rom était devenu un maître dans sa profession de récupérateur. Il ramassait de la ferraille mais aussi du carton et du papier depuis l'âge de huit ans. Il savait parfaitement bien où chercher, comment s'y prendre et quelle quantité il lui fallait pour réaliser la norme journalière qu'il s'était fixée. De tous les objets qu'il récupérait, la canette était sa favorite. Et dès que qu'il en trouvait une, son visage s'éclaircissait et il en avait l'eau à la bouche. Il l'attrapait alors d'une main ferme, l'observait pour voir à quoi il avait affaire, l'agitait et s'il remarquait qu'il en restait encore un peu au fond, il en avalait le contenu, tête penchée en arrière comme s'il voulait pénétrer avec sa soif dans le ventre même de la canette. Une fois la dernière goutte ingurgitée, il la jetait par terre d'un geste brutal et l'écrasait du talon de sa basket éventrée sans quitter des yeux les autres ordures dans lesquelles, visage renfrogné, il cherchait avec son instrument la nouvelle victime. Toutes ces canettes finissaient ainsi dans son sac qu'il portait sur son dos..

Il s'en allait d'un pas traînant, remuant des chiffres dans sa petite tête à la chevelure ébouriffée, car il lui fallait quatre-vingts canettes pour un kilo et plus de dix kilos pour soixante-dix leks, juste le prix d'un

pain et de deux cents grammes de fromage. En fait, il parvenait avec beaucoup d'ingéniosité à faire passer soixante-dix canettes pour un kilo, en ajoutant un peu de sable dans le ventre de quelques-unes des victimes de son talon..

AVRAI DIRE, le secteur le plus productif de Djime le petit Rom n'était pas les ordures des quartiers, car en les fouillant, il s'était vite rendu compte que la misère dévorait également d'autres ventres que le sien. Vers midi, à l'heure de pointe des bars, sous les trente-cinq degrés habituels de l'été, il se dirigeait vers le centre-ville, étant le client régulier des poubelles de certains locaux. Il y offrait ses services gratuits pour le transport des ordures, ce qu'il devait faire vite, s'il ne voulait pas recevoir quelque coup de pied au derrière. Une insulte alors lui échappait des lèvres, et la tête basse il partait, traînant son sac, dans lequel les canettes s'entrechoquant lui faisaient oublier toute humiliation..

Un jour, Djime le petit Rom se dit que lui aussi il pouvait devenir riche. Oui, riche, et un vrai homme, comme tous les autres ! Car il avait vu à la télé ce costume albanais fabriqué avec ses chères canettes et il s'était bien amusé, il avait même failli mourir de rire. Tout le costume vibrait, tintait de mille sons et de mille couleurs. Il s'y trouvait toutes les marques, et même le Tranda-Cola d'églantier de la firme locale «Nesti». Djime le petit Rom s'imagina ainsi vêtu de pied en cap d'un tel habit, qu'il pouvait facilement réaliser avec ses mains, tout comme le chapeau, dont le pourtour serait garni de bouchons suspendus. Aux pieds, il aurait certes les fameuses savates de canettes, l'invention de dernière heure des enfants, qui se baladaient bruyamment avec elles, tandis que lui, le pauvre Djime le petit Rom attendait impatiemment la fin de leur jeu pour les récupérer et remplir son sac..

Il décida donc de fabriquer ce costume, «le plus beau costume du monde» qu'il allait coudre avec un fil de cuivre rougeâtre en y fixant partout des bouchons. Ils brilleraient alors à en gêner la vue, comme les boutons de la veste du patron d'un bar en face du «Datji», son «chic ami» comme il l'appelait, toujours gentil avec lui. «On verrait bien Djime enfin, ce qu'il savait faire, au point de rendre le reste du monde fou de jalousie»..

VOILÀ le projet qu'il avait dans sa tête d'enfant, mais pour quelle raison au juste ? Très simple : l'hiver n'allait pas tarder et il se rendrait à Patra en Grèce. Ne lui avait-on pas

par FOTAQ ANDREA

La musique De Luca

dit qu'à chaque mois de février, de fameux carnivals y étaient organisés ? Il était certain maintenant qu'avec son costume de canettes il y arracherait le premier prix. Et il aurait alors de l'argent à poignées. Car personne là-bas n'aurait un tel habit, de telles savates, un tel chapeau, tout brillant et sonnante. Des photographes et des journalistes se rassembleraient autour de lui, avec des caméras et des micros, alors que le public ne cesserait de l'applaudir. Il ferait la «une» des journaux, c'est sûr, il deviendrait un vrai Katchoubey, un cow-boy, un as ! (autant de termes qu'il avait entendus dans son entourage sans en connaître vraiment la signification). Tout le monde dans son pays, en le voyant à la télé ne manquerait pas de dire : «regardez, c'est Djime, Djime le petit Rom, Djime la canette ! Regardez-le, un vrai roi ! Bravo à lui ! Il a dit adieu à la misère, et ça, c'est grâce à la canette !» - «Oui, oui mon pauvre Djime, ta place est à Patra, vas-y vite !» Et comme il se donnait du courage, en remuant désormais son projet dans sa tête chaque heure de chaque jour. Et il se le jura, il s'y rendrait sans faute, tout en confiant son secret à l'un de ses copains....

Depuis lors, on n'a plus revu Djime le petit Rom, disparu à jamais ? C'était le temps où les habitants de mon pays ne faisait rien d'autre que fuir, fuir à toutes jambes à l'étranger, traversant les montagnes enneigées, les précipices les plus escarpés et les mers les plus démontées, qui emportaient dans leurs profondeurs les espoirs et les projets de ces vies innocentes.

Fotaq Andrea

Fotaq Andrea, quand il représentait l'Albanie auprès du Conseil de l'Europe, a déjà été l'hôte de *Pumpnickel* en mai 1999. Il nous propose l'un des dix récits qu'il a traduits en français en vue de leur publication. Ils sont extraits d'un livre d'une trentaine d'autres réunis sous le titre «Douleur au cœur» à paraître en albanais dans les prochains mois. Fotaq Andrea était en Albanie en octobre dernier pour présenter trois traductions de livres français, «Pour l'Europe» de Robert Schuman, «Légendes du Moyen Age» et «Noces, suivi de l'Été» d'Albert Camus dont il a déjà traduit «Réflexions sur la guillotine», préfacé par Bronislaw Geremek. Cet ouvrage a joué un grand rôle en Albanie pour la suppression de la peine de mort. Fotaq Andrea est en outre l'auteur d'un «Livres d'or de la prose française», anthologie illustrée de 150 auteurs qui a été introduite dans les programmes scolaires.

LE NARRATEUR a cinquante ans, il est un jardinier solitaire, il lit des livres d'occasion posés contre la corbeille à pain, dans le bistrot où il a ses habitudes, les pages dociles tourment, une femme vient... *"Que demande une femme magnifique à un jardinier de cinquante ans assis au fond d'un bistrot ?"* C'est le début d'une chanson dont il faut saisir la musique au vol, et dont on apprendra les paroles plus tard.

L'auteur a cinquante ans et de la visage "de carton d'emballage" de ceux qui triment en plein air, il a fait le manœuvre pendant vingt ans, les livres le font tenir debout après une journée de travail, lui ôtent le poids de la fatigue. Levé avant la lumière et rentré après elle, il se bat avec les phrases fiévreuses qui lui viennent et qu'il laisse dormir longtemps, l'écriture lui vient comme une seconde rencontre avec les êtres, *"la vie est un long trait continu et mourir, c'est aller à la ligne sans le corps"*. En attendant, il écrit "des histoires pour s'asseoir", comme on dit à Naples, et il donne à la littérature des pages absolues : des lignes haute tension et longue portée qui répondent à une nécessité vitale, une écriture sismique, fulgu-

rante, pour dire ces années d'effondrement traversées après les années de plomb de ses engagements gauchistes.

Rescapé de la dictature argentine, le narrateur, ombre portée de l'auteur, a appris que la vie d'un homme durait autant que celle de trois chevaux. En quittant l'Argentine et une femme aimée, jetée au fond de la mer du haut d'un hélicoptère, il avait enterré sa première vie. Quand Laïla, qui *"va avec les hommes pour l'argent"*, lui vient sur ses cinquante ans *"comme une pierre sur un nid"*, il sait que sa deuxième vie touche à sa fin, le temps perdu se resserre autour d'eux. Un seul verbe brûle l'écorce du jardinier comme une urgence, celle d'une chose à accomplir à tout prix pour racheter la liberté de Laïla et la paix : tuer... Familier des Ecritures, Erri De Luca a le rythme envoûtant d'un conteur oral et la phrase lumineuse pour tenir son lecteur éveillé pour la vie. Eveillé et ébloui par une déflagration poétique et un silence musical fondu dans l'or fin d'un chant biblique.

Trois chevaux, traduit de l'italien par Danièle Valin, Gallimard, 120 p., 85 francs

Et Godart vint ... à Sarajevo (choses vues)

GODART en 1994 dédia un film à Sarajevo. Le réalisateur suisse aux *"soixante ou quatre-vingts films, je ne me souviens plus très bien"* y revint le 1er octobre 2001 aux Secon-des Rencontres européennes du livre afin de *"continuer à sentir l'histoire et essayer de savoir comment elle continue"*. Devant une salle archicomble au cinéma Obala, il présenta son film, *Eloge de l'amour*, dont le titre était parti d'une élégie de Rilke : *"En général, je pars d'un titre"*, explique-t-il, *"en ayant parfois du mal à trouver d'où il vient et où il va. Et quand enfin je commence à trouver, j'ai déjà dépensé tout l'argent du film. Alors il faut recommencer à trouver de l'argent et ça prend beaucoup de temps. Mais pendant que je recherchais de l'argent pour ce film, je m'étais mis à penser aux quatre moments de l'amour [voir ndlr] que tout le monde connaît bien : la rencontre, le plaisir puis la dispute la querelle et la séparation avant parfois les retrouvailles..."*

ndlr : l'amour a servi de fil conducteur à toute une série d'émission présentées sur France Culture cet été. En particulier cette émouvante série consacrée aux cinq temps de l'amour, déclinés par *la rencontre, les fruits de la passion, vies communes, finir est difficile* et enfin *le chagrin d'amour*.

Pour retrouver ces grands moments de l'amour, le réalisateur partit de trois couples, un couple de jeunes, un couple d'adultes et un couple de "vieux". *"Les jeunes et les vieux, c'est tellement simple à définir. Mais un adulte, c'est tellement difficile. Quand on voit un vieux, on dit que c'est un vieux comme on dit : c'est un bœuf. Mais dans la rue, on ne sait jamais. Tiens, voilà un adulte. Les jeunes, on peut les filmer d'une façon documentaire, ils sont l'aliment de base du cinéma pour faire sentir la fiction. Mais pour les adultes, rien n'est simple et il faut une histoire, il faut Hollywood."* Pendant que la bobine du film se déroulait vers ce qui visiblement ne tendait pas vers une histoire hollywoodienne, la salle se vida graduellement de tout son public jeune.

Les jeunes aussi aiment qu'on leur raconte des histoires à grandir et à s'éterniser, les jeunes aussi aimeraient tellement tenir le fil(m) d'une histoire...

Témoignages simples, émouvants et parfois rudes comme la plus belle des poésies (le sujet s'y prête) et réflexions inspirées de psys, écrivains et autres sociologues, ces 25 heures ont été une pause rafraîchissante offerte dans le brou-haha ambiant.

Correspondance, correspondances

LE RATAGE de l'organisation des championnats de France de cross-country a donné lieu à un envoi de correspondance de la part du président de la société des courses dont **Pumpernickel** vous révèle la teneur. A l'évi-

Wissembourg, le 22 juillet 2001

Monsieur le Président,

À réception de notre proposition du cahier de charges concernant l'organisation des championnats de France de cross-country, vous avez souhaité me rencontrer en présence du maire, à la mairie de Wissembourg le 5 juin 2001. A l'issue de cette rencontre, vous deviez me soumettre quelques propositions concernant notamment les garanties bancaires et les assurances des pistes.

Le 30 juin 2001, avec Monsieur le maire, vous êtes venu à la mairie de ma commune, suite à cet entretien vos réponses n'étant toujours pas claires et transparentes (sic), vous avez promis devant Monsieur Pierre Bertrand de retravailler le dossier avec votre comité et certains membres de votre société.

Vous m'avez appelé à la mairie de Merckwiller le 18 juillet 2001, exprimant le souhait de me rencontrer à nouveau pour me faire part de vos nouvelles propositions. Rendez-vous a été pris le 19 juillet 2001 à 16 heures à l'hippodrome de la Hardt. Malgré mon programme chargé et mon sentiment de démotivation,

Monsieur Schiellein n'est pas content, et ne l'envoie pas dire. Mais à qui ces reproches s'adressent-ils ?

D'abord à Monsieur Clauss qui, grisé par le succès des championnats interrégionaux de février 2001, ne semble pas avoir tout envisagé pour des championnats de France. Les garanties financières ont trop tardé, mettant la patience de Monsieur Schiellein (qui a tant d'autres choses à faire, à la chambre d'agriculture par exemple quand il fait subventionner les "paysans" productivistes...) à rude épreuve. A tel point que ce dernier se rappelle la protection du biotope pour justifier ses craintes et exiger des garanties. C'est presque amusant.

m'sieur l'maire est débordé !

Au maire de Wissembourg ensuite et surtout, car il a bien été associé à l'organisation avortée de la fête. Et cet homme qui sait tout, en particulier dire à ses contradicteurs qu'il s'entoure de

conseillers sérieux et compétents, n'a pas su apporter au RAC les éléments qui lui auraient permis la manif du siècle pour Wissembourg. Présent lors de deux entrevues décisives, il laisse filer le dossier, tétanisé probablement par l'idée qu'il doit, pour une fois, faire quelque chose pour les autres. En privant "sa" ville d'une grande fête sportive, il s'interdit d'y plastronner comme il l'affectionne en pareille occasion. Car passé maître dans l'art de récupérer à son profit personnel tout ce que les bénévoles organisent, il aime bien venir se faire voir et affecte de distiller quelque bon mot en forme d'encouragement à l'adresse des "forces vives", histoire de s'approprier l'imagination dont il est dépourvu.

Antoine Michon

je me suis rendu au champ de courses, accompagné de deux membres de notre bureau, ce jeudi à l'heure convenue. J'ai quitté les lieux à 18 heures 25, vous n'êtes pas venu, sans la moindre excuse ni le jour même ni les jours suivants.

Monsieur le Président, en accord avec mon conseil d'administration, je vous informe que la société des courses de Wissembourg n'acceptera plus de vous rencontrer pour l'organisation de votre manifestation prévue en 2002. Nous avons fait beaucoup d'efforts de dialogue et de rapprochement, mais notre société a besoin de partenaire crédible, sérieux et ayant une parole d'homme d'honneur et de respect et surtout une ligne de conduite claire et cohérente. Tous les membres du conseil étant soit en moissons ou en vacances, notre prochaine réunion ne sera programmé (sic) qu'en fin d'année. Les championnats de cross ne pourront donc avoir lieu sur notre hippodrome en 2002. Vous voudrez bien noter que cette décision est irrévocable et sans appel.

Veillez agréer, Monsieur le Président...

conseillers sérieux et compétents, n'a pas su apporter au RAC les éléments qui lui auraient permis la manif du siècle pour Wissembourg. Présent lors de deux entrevues décisives, il laisse filer le dossier, tétanisé probablement par l'idée qu'il doit, pour une fois, faire quelque chose pour les autres. En privant "sa" ville d'une grande fête sportive, il s'interdit d'y plastronner comme il l'affectionne en pareille occasion. Car passé maître dans l'art de récupérer à son profit personnel tout ce que les bénévoles organisent, il aime bien venir se faire voir et affecte de distiller quelque bon mot en forme d'encouragement à l'adresse des "forces vives", histoire de s'approprier l'imagination dont il est dépourvu.

Pour conclure, cette lettre n'illustre-t-elle pas le hiatus entre ces intempestives déclarations assénées à grands coups de gazette et une réalité décidément cruelle à l'égard de messieurs-dames bien imprudents.

UAMI, lecteur attentif de **Pumpernickel** lui adresse régulièrement quelques photocopies dont la lecture est instructive. Sous le titre humoristique "que reste-t-il de nos études", il fait un retour intéressant sur les dix années écoulées. Les "études" y sont énumérées, pour un total, évidemment provisoire, de près de 3 millions de francs ! Même en euros, cela reste un montant confortable, supérieur à 430 000 unités. Il est impossible de vous les épargner puisque c'est chacun-e d'entre nous qui les a financées, en pure perte trop souvent.

Wissembourg :

- logement transfrontalier : **180 000 F.**
- école d'ingénieurs : **350 000 F.**
- zone d'activité transfrontalière : **250 000 F.**
- complémentarité Wissbrg-Bergzabern : **150 000 F.**
- implantation d'un golf à Wissbrg : **150 000 F.**
- assurances de la commune : **180 000 F.**
- audit sur le personnel de la mairie : **80 000 F.**
- ZPPAUP : **280 000 F.**
- SDAU sur patrimoine de la ville : **75 000 F.**
- "ville moyenne" : **250 000 F.**
- "entrée de ville" : **270 000 F.**

communauté de communes :

- charte intercommunale : **250 000 F.**
- commerce local : **140 000 F.**
- POS intercommunal : **235 000 F.**

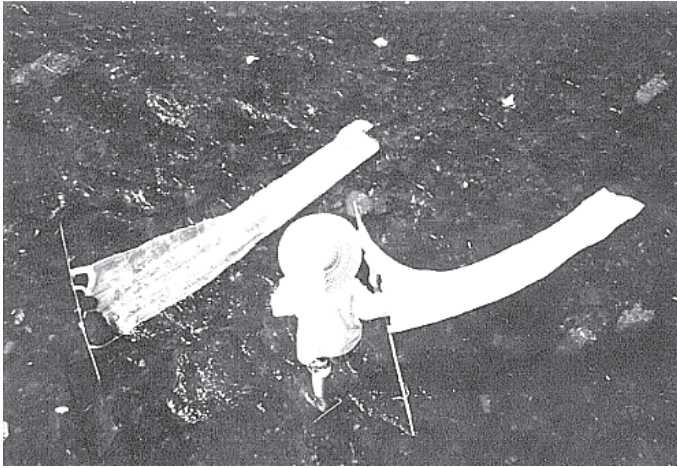
N'est-il pas rassurant de constater qu'à défaut de faire des études eux-mêmes, les responsables (inter-) communaux n'hésitent pas à dépenser sans compter l'argent du contribuable pour, via les bureaux d'étude, de consultants et autres "auditeurs", alimenter leur réflexion et nous concocter le plus beau des avenir !

Abordant un autre sujet, celui de la liberté d'expression de la presse (qui ne s'use que si l'on ne s'en sert pas, comme le rappelle chaque semaine "Le Canard enchaîné"), ce correspondant s'est étonné de ne plus trouver son trimestriel favori à la bibliothèque municipale, au deuxième étage du bâtiment du Relais culturel.

Aux dernières nouvelles, il s'agit plus d'un malentendu que d'une censure, et **Pumpernickel**, à l'instar de la gazette municipale, devrait retrouver bientôt sa place dans les présentoirs. Et chacun sa lecture.

Plastique

Plastique : n.f., ensemble des formes d'une œuvre d'art



en scène et met le thème en scène dans une prestation vécue et unique]. En somme, nous entrons dans le jeu au moment où elle s'apprêtait à en sortir, à aboutir. Elle a su nous surprendre, par un jeu d'ombres et de lumière, de gestes et de musique et nous faire entrer dans une belle intimité de douceur et de rythme.

Initiation au bord de l'eau

ARIE-LUCE MÉLANT nous avait fixé rendez-vous fin septembre pour l'ouverture de cette nouvelle expo, commande de la Stadtbibliothek de Landau, consacrée à la Queisch, la Lauter locale. C'était le quatrième temps du travail qu'elle avait entrepris depuis plusieurs mois et qui comprenait des "actions" [collecte d'objets dans le lit de la rivière, mise à contribution de la rivière pour teinter des tissus, ...], une "exposition" [sous le titre "laisser l'eau couler" dans le cadre du programme "Stadt Land Fluß"], des "installations" [mise en place des objets qui prennent leur sens dans leur disposition en étroite relation avec le lieu, l'espace d'exposition] et enfin une "performance" [prestation durant laquelle l'artiste se met

Que peut-on bien faire au bord de l'eau, avec l'eau, dans l'eau ? Flâner, se reposer, pêcher, y observer la vie qui se renouvelle interminablement, s'y baigner, aimer, ramasser des cailloux dérisoires, recueillir son éclat, glaner ces mille et un objets que la distraction des uns ou l'inconscience des autres précipitent au gré des flots insaisissables et changeants. Mais aussi y puiser l'eau qui désaltère, souvent au prix d'efforts et de peine dont les consommateurs, habitué du robinet, n'a pas idée. Jouant tous les rôles, tour à tour poisson et pêcheur, algue et promeneur, c'est une véritable chorégraphie qui nous était offerte. Ainsi a-t-on vu l'artiste approcher son amie, l'appivoiser, la toucher, lui parler,

entrer dans ses secrets, se glisser comme l'invertébré au creux de ses recoins dans une ronde aux confins de l'initiation. Combien de fois avons-nous pris le temps de laisser à cette eau qui coule le loisir de nous raconter son histoire, de nous dire les serments qu'elle a recueillis ou les peines qui lui ont été confiées ? Avions-nous eu l'idée de lui demander de peindre à notre place, de lui laisser carte blanche pour dessiner à son gré sur la toile que nous lui confions les volutes de son cours ?

Itinéraire

L'itinéraire de l'expo prenait sa source hors du bâtiment, depuis les berges où des "gouttes d'eau sèches" [pastilles de verre disposées sur des plaquettes de métal oxydées par le temps] étaient disposées, nous conviant à un éternel (?) va et vient entre l'air et l'eau, rivière et édifice, poumons et branchies. Il nous conduisait ensuite, au son des musiciens au tempo *latino* dans un univers de moins en moins imaginaire pour nous amener vers cette eau rafraîchissante, désaltérante, sensuelle et tourbillonnante. La performance aurait été incomplète si chacun n'avait pas été invité à prendre sa part du plaisir. L'héroïne du jour nous a tout naturellement entraînés dans la danse, au fil des notes, comme bon nous semblait, tout simplement ou comme au temps des impressionnistes quand on allait se réjouir dans "les guinguettes au bord de l'eau".

Écriture

IL EST maintenant possible de se procurer *De Zopf* de **Sylvie Reff**. Elle l'avait déjà présentée lors d'une soirée poétique au centre culturel français de Karlsruhe. Elle y raconte l'histoire vraie de sa voisine qui termine sa vie dans une maison de retraite. "*Oui, demain, on te coupe ta natte... Me voici au bout du chemin d'aubépines. Dans les mains, ma natte de paysanne que l'infirmière vient de couper. C'est comme la vie, qu'elle a dit. Ça fait désordre.*" A 87 ans, quand on a eu 7 enfants, que son mari est mort, et que l'on ne possède que cette natte jamais encore coupée, l'épreuve est rude. Pour elle, cela aura été fatal, elle n'y aura pas survécu.

Ecrivant en français, en allemand et en alsacien, Sylvie Reff nous propose de revisiter l'existence modeste d'une femme ordinaire qui a traversé un siècle qui s'est imposé à elle. Du travail à n'en plus finir,

des espoirs toujours remis à plus tard, des enfants que l'on élève, pour en arriver là, dans cette maison où c'est en la tutoyant qu'on lui annonce qu'elle perdra cette partie d'elle-même qui la rattachait à son passé, qui témoignait de sa vie. Mais les temps ont tellement changé, le personnel ne parle plus que le français, tout est oublié. Et elle mourra peu de temps après.

Ce sont ces jolis textes qui témoignent de la vitalité de la culture régionale. Ils valent que l'on s'y arrête, que l'on prenne le temps de les découvrir, et ils seront autant de caresses et de chatolements musicaux qui sauront nous charmer.

De Zopf, Bf éditeur, Strasbourg, Collection *Kanzdîfîr*, "pour une poésie qui redécouvre la convivialité linguistique, une expression libérée et inventive qui répond aux exigences de la poésie moderne".

Livre

LES philosophes sont-ils misogynes ? La question vaut d'être posée. La lecture de cette anthologie qui regroupe des textes d'une soixantaine de ces penseurs qui nous servent de référence, laisse songeur. Quelle place est accordée à la différence des sexes dans l'enseignement de la philosophie, et cet aspect des choses est-il seulement effleuré ? De Platon à Derrida, de Calvin à Rousseau, de Bossuet à Lacan, ils sont (presque) tous là, à nous exposer, en marge des idées novatrices qui ont fait leur bonne fortune, leur vision de la moitié de l'humanité. En guise de conclusion, reprenons la question de la 4^{ème} de couverture : "Si j'avais su dès l'école et l'université ce qu'ils disaient des femmes, les aurais-je lus et compris de la même façon ?"

Les femmes, de Platon à Derrida
Françoise Collin, Evelyne Pisier, Eleni Varikas
éd. Plon, 2 000, 700 p., 30,18 euros

Occupation du Tibet : an 52 !

CEST EN OCTOBRE 1950 que l'armée chinoise, dite populaire de libération, a envahi tout le territoire du Tibet. Si pendant une vingtaine d'années, l'occupation y a été surtout brutale, elle s'est transformée depuis les années '70 en politique de colonisation, de sinisation de la province. Des millions de "colons" chinois ont été "invités" plus ou moins de force à s'installer sur ce toit du monde dont il ne connaissait rien pour la plupart d'entre eux. Parallèlement, la répression s'est accrue à l'encontre en particulier des religieux, les moines étant contraints à réciter interminablement les louanges du pouvoir pékinois (en proférant au passage mensonges, injures et sacrilèges à l'encontre du Dalaï-Lama) pendant que les nones sont forcées à se prostituer dans les innombrables bordels que la dictature du prolétariat a installés à Lhassa. Une voyageuse y ayant séjourné cet été confiait le malaise que lui inspirait cette situation, cet acharnement à l'encontre de tout un peuple qui sait pourtant garder une dignité impressionnante. Elle racontait le contraste entre les quartiers tibétains (réduits à la portion congrue, où la population vit dans la misère) où l'on sourit à l'étranger et la ville chinoise "moderne" toute de morosité. Comme si, à l'instar du sexe tarifé qu'ils ont apporté dans leurs bagages, la victoire des Chinois était d'une infinie tristesse.

Un pays en coupe réglée

Dans le même temps, le pouvoir central a entamé l'exploitation du pays à grande échelle, on devrait plutôt parler de mise à sac, ressources minières pillées et forêts rasées en particulier. A tel point que les grandes crues qui ont dévasté la Chine il y

a deux ans, faisant des dizaines de milliers de victimes, sont dues pour une bonne part à la déforestation industrielle menée tambour battant au Tibet. Le développement économique présenté comme une réussite est en réalité un leurre qui ne profite qu'aux Chinois, les autochtones, devenus minoritaires dans leur propre pays, étant réduits au servage ou à la mendicité. Pour être partiellement complet, précisons que tout cela se passe dans l'indifférence générale, alors que les chantres de la "mondialisation libérale" s'étranglent de bonheur depuis que la Chine a été admise dans le grand cirque commercial capitaliste mondial, et qu'elle va organiser des jeux olympiques, dont tout porte à penser qu'ils seront ceux du dopage, du flicage et de la corruption, trois disciplines dans lesquelles le pays hôte est certain de remporter comme les fois précédentes les meilleures place sur le podium.

Une mobilisation quotidienne...

Ce tableau de la réalité tibétaine pourrait inciter au découragement. L'action du Dalaï-Lama qui milite pacifiquement depuis son exil indien pour qu'un dialogue soit noué avec les autorités d'occupation doit impérativement être relayée vigoureusement par les autorités politiques des états démocratiques qui peuvent saisir chaque occasion pour rappeler aux Chinois que nous n'oublions les victimes de leur politique. Une association⁽¹⁾ invite chaque citoyen à prendre sa plume et à écrire aux candidats aux élections prochaines pour leur demander de prendre publiquement position sur ce point en l'intégrant à leur programme [les succès obtenus par

ATTAC en faveur de la taxation des transactions financières devraient nous motiver, ndlr]. Ainsi serait constituée un point d'appui qui donnerait à la communauté tibétaine en exil de réels motifs d'espoir.

.... et directe.

En parallèle, d'autres associations tâchent d'alléger le fardeau qui pèse sur ce malheureux peuple. Signalons "**Projet pour les aveugles**"⁽²⁾, une initiative d'une Allemande, Sabriye Tenberken (voir Libération, 02/11/2001), qui s'est lancée dans l'alphabétisation des enfants atteints de cécité et qui raconte son aventure dans un livre paru récemment (**Mon chemin mène au Tibet, les enfants aveugles de Lhassa**, éd. Anne Carrière), ainsi que l'inlassable combat de Chantal Mauduit⁽³⁾, jusqu'à sa mort en mai 1998. Elle raconte dans son livre, **J'habite au Paradis**, son affection pour ses amis tibétains et comment elle escalada les tours de Notre-Dame à Paris pour y déployer une grande banderole à leurs couleurs, histoire d'attirer l'attention du Monde sur leur sort qui leur et fait.

1. **Passeport tibétain**
6, rue Cadinet 90850 ESSERT
tél. : 0384281039
courriel :
passeporttibetain@wanadoo.fr
2. **Projet pour les aveugles-Tibet**
23, rue Ney
69006 LYON
3. **Chantal Mauduit Namasté**
56 rue du Fbg Saint-Antoine
75012 Paris

Administration judiciaire

MON AMI n'a pas de chance. Il vient d'être condamné par le tribunal de police de Wissembourg pour "injure non publique" dans une lettre adressée à Monsieur Sitter, maire de Croettwiller. Il n'y est pas allé de main morte et les termes "*Kreiss de Karlsruhe*", "*Fasching de la communauté fritzienne*" et "*boche à boche*" ont été qualifiés de fascistes (!?) par l'officier du ministère public. Pas question de commenter une décision de justice, c'est interdit. On se contentera du rappel des faits, en toute objectivité.

Tout commence avec une émission d'Arte durant laquelle le maire de Croettwiller se répand en compliments obséquieux à l'égard des Allemands qui s'installent dans le village. Mon ami, un peu impulsif, adresse à Monsieur Sitter une lettre aux formules si excessives qu'elles prêtent plus au sourire qu'à la révolte. Les gendarmes de Thann en conviendront eux-mêmes ("*2 heures de colle au maximum*", dira l'un d'eux, approuvé par le clerk d'huissier). Mais nous en sommes état de droit, scrogneugneu, et le chahut de dor-toir doit être réprimé avec la plus extrême

sévérité. Monsieur Deiss décide donc de le condamner à 200 francs d'amende, 150 francs de droit fixe, 1 francs (sic) de dommages et intérêts et 2 000 francs à verser à Monsieur Sitter (estimation judiciaire de son honneur). Il conviendra d'y ajouter les frais de procédure.

Mon ami pourra faire des économies sur ses 3 800 francs mensuels, affûter son humour et méditer sur le laxisme présumé d'une administration judiciaire soucieuse de la tranquillité publique, celle en particulier des élus nord-alsaciens.